

## Vingt-sept demi-frères et sœurs et un grand mystère : « Notre père biologique, c'est peut-être un serial donneur »

Par Clara Georges - Le monde.fr  
Publié hier à 06h00 Lecture 20 min.

ENQUÊTE | C'est une situation inédite en France. Nés dans des régions différentes par don de sperme anonyme, ils ont découvert par le biais de tests ADN qu'ils étaient demi-frères et sœurs. Ils ont créé un groupe WhatsApp, se sont vus, ont noué des liens forts. Rencontre avec la fratrie des « Demis ».



De gauche à droite, cinq demi-frères et sœurs biologiques : Elise, Antoine Konieczka, Maude Caron, Claire Peugeot et Vincent Belmon, à Paris, le 13 janvier. DARIA SVERTILOVA POUR M LE MAGAZINE DU MONDE

Maude Caron s'ennuie. Elle est rentrée du collège, il fait nuit et elle traîne le mal-être de ses 13 ans dans la maison de sa mère et de son beau-père, près de Nancy. Lorsqu'elle croise un miroir, il lui renvoie les questions qui emplissent son adolescence. A qui appartient ces pommettes hautes, ces cheveux noirs ? D'où viennent ces yeux sombres et ces traits anguleux ? Ce corps athlétique, à la fois robuste et fin ? Maude ressemble à sa mère, oui, mais elle n'a aucun trait de son père.

Cela fait deux ans déjà que la jeune fille a des doutes. Elle a échafaudé une théorie. Sa mère a trompé son père. C'est une femme tellement puissante, « une lionne », alors que son père lui semble parfois si faible. Depuis ses 2 ans et le divorce de ses parents, Maude est ballottée entre deux vies. Celle de son père, du monde à la maison, des fêtes où elle est l'unique enfant. Celle de sa mère, vie de famille rangée, France Inter, Télérama, où elle est la fillette sage. Elle a un frère aîné et deux

petites sœurs du côté de sa mère. Mais de l'union courte et tumultueuse de ses deux parents, entre 1978 et 1984, à Nancy, elle est la seule enfant.

Ce soir de 1995, Maude flâne sur la mezzanine, dans le bureau- bibliothèque. Des livres, il y en a des rayonnages entiers, mais aucun ne lui fait envie. Elle tombe sur un gros dossier d'archives qui lui est familier, de ces objets de la maison qui font partie du décor. Une étiquette : « Divorce Pierre » (le prénom a été changé). D'où surgissent les bouleversements ? « Tiens, allez, je vais lire ça », se dit-elle ce soir-là, comme par dépit.

## **La découverte d'une fratrie géante**

Le divorce a été long et houleux. Ses parents sont en mauvais termes, ils se sont affrontés plusieurs années. Cela, elle le sait déjà, puisque, un jour, il a fallu faire intervenir les gendarmes : son père était venu la chercher pour les vacances, mais sa mère n'était pas d'accord avec lui sur les dates. Elle parcourt les pages de lettres d'avocats, de témoignages de proches, puis tombe sur un document. « Née par don anonyme de sperme. »

Maude range le dossier à sa place. Elle va dans sa chambre et pleure toute la nuit. Au matin, sa mère remarque qu'elle ne va pas bien, elle interroge sa fille et lui répond. Oui, elle est née d'un don, parce que son père ne pouvait pas avoir d'enfants. Ils sont allés voir le gynécologue, qui les a orientés vers le centre d'étude et de conservation des œufs et du sperme humain (Cecos) de Nancy. « Ça a marché du premier coup », dit sa mère.

Elle n'en a jamais parlé à personne. C'est son médecin qui lui a recommandé de ne rien dire. Pour ne pas déstabiliser la famille, pour ne pas perturber l'enfant et peut-être pour ne pas déshonorer ce père qui a « failli » – nous sommes en 1981 et le tabou de l'infertilité masculine est immense. Le jour même, la mère de Maude décroche son téléphone.

« Pierre, il faut qu'on parle, ta fille est au courant. » Une dispute orageuse éclate entre les ex-époux. Maude reste prostrée. Ce jour de 1995, un gouffre s'ouvre sous ses pieds. Mais, pour ses parents, le chapitre est clos, ils n'en parleront plus.

C'est le début d'une adolescence difficile. Elle devra grandir avec ce silence et la certitude d'être seule avec ce « non-sujet ». Pourtant, seule, Maude Caron ne l'est pas. Ils sont au total vingt-sept, partout dans le pays. Vingt-sept à partager le même donneur inconnu. Vingt-sept demi- frères et demi-sœurs, à s'interroger comme elle sur leurs origines. Une fratrie géante, dans une situation inédite en France. Mais cela, elle ne le découvrira que bien plus tard.

2003. Dans sa maison de Fontenay-sous-Bois, dans le Val-de-Marne, le petit Vincent Belmon, 10 ans, se lève et se prépare pour l'école. Il se regarde dans une glace. Inquiétante étrangeté. Il voudrait passer au travers, pour enfin avoir la réponse à cette question qui l'obsède, depuis que sa mère lui a expliqué, petit, qu'il était né par don de sperme, que son père n'était pas son père biologique : « L'autre moitié, c'est qui ? » Lorsqu'il sort de chez lui, il regarde tous les hommes en âge d'être son père. Lui ? Lui ? Ou bien lui, peut-être ? Une mâchoire carrée, des cheveux châtain, un corps athlétique... Vincent Belmon se cherche un père, tandis que le sien, celui qui l'a élevé, est parti et ne reviendra plus.

A peu près au même moment, à Strasbourg, Antoine Konieczka, une dizaine d'années lui aussi, soupire des blagues que lui fait sa famille polonaise, où tout le monde est blond aux yeux bleus. Lui, le brun à la peau mate et aux yeux sombres, on le surnomme « l'Algérien » – l'humour est un peu lourdingue à la maison. Cela fait trois ou quatre ans qu'il sait que sa mère a eu recours à un donneur, même si le doute semble s'être immiscé bien plus tôt dans l'inconscient du petit garçon, qui lance

depuis des années à son père, en forme de provocation à la table du dîner : « Tu n'es pas mon père ! »

## **Hantés par leurs origines**

Claire Peugeot, elle aussi, l'a appris à ses 6 ans, en 1992. C'est sa sœur aînée, 10 ans, qui le lui a révélé un jour dans leur maison familiale près de Besançon, ne pouvant pas garder pour elle cette découverte récente : « Papa, ce n'est pas vraiment papa. » Claire n'a pas bien compris, mais cette fillette aux accès de mélancolie, qui se demandait depuis toute petite si ses parents étaient bien ses parents – « comme tout le monde, non ? » – s'est sentie apaisée.

A Nancy, les années emmènent Maude Caron dans un tourbillon de douleurs. « Je suis partie en couille », résume-t-elle. Des déménagements incessants, des errements, des amours malheureuses et toujours ce mal-être qui brouille la vue et l'esprit. L'accalmie est venue tard, vers 27 ans, avec la découverte du travail de la terre. Elle fait l'Ecole nationale supérieure d'architecture et de paysage (Ensap) de Lille, s'installe à Marseille en 2017 comme paysagiste-conceptrice et enseignante de sa discipline. « La terre m'a ancrée », dit-elle.

En 2019, son père lui annonce qu'il est atteint d'un cancer du poumon. Il va mourir. Maude a alors 37 ans et vient de rencontrer Dominique, 41 ans, qui enseigne à l'Ensap de Lille et s'est lancé dans le projet génial et fou de retaper entièrement un vieux corps de ferme en ruine, des fondations au toit, à Mutzig, en Alsace. Elle le rejoint, participe aux travaux. Maude se sent solide. Depuis des années, elle s'est imaginé des origines maghrébines ; elle veut savoir ce qu'il en est et le partager avec son père avant qu'il meure. Une question de loyauté envers lui. « J'avais envie qu'il sache qui était sa fille. Je voulais faire cette démarche de son vivant, pour ne pas le faire dans son dos, une fois qu'il aurait disparu. »

Elle a entendu parler de MyHeritage, ce site israélien de généalogie qui propose des tests ADN (illégaux en France) pour connaître ses origines géographiques et parfois retrouver des proches. Elle reçoit le petit écouvillon, le fait tourner à l'intérieur de sa joue, le renvoie et, trois semaines plus tard, voit arriver une notification de résultats dans ses mails. Première surprise : « 30 % scandinave, 30 % ibère, 20 % Europe de l'Ouest, 16 % Balkans et un peu d'italien », énumère-t-elle. Rien de maghrébin.

Par téléphone, elle le raconte à son père : « Oui, bon, ben, tu es Terrienne, quoi. » Elle est émerveillée, il est blasé et mal à l'aise. A chaque fois qu'elle essaie de dire que ses origines l'interrogent, la hantent, on lui rétorque qu'elle en fait trop : c'est bon, ne te plains pas, ce n'est pas un drame non plus. Maude et son père n'en reparleront jamais. Il mourra deux ans plus tard.

## **Interrogations, doutes, blagues...**

Sur son interface de MyHeritage, une autre information s'affiche : Maude a plusieurs correspondances ADN, c'est-à-dire des membres de sa famille plus ou moins éloignés, qui eux aussi ont procédé à une recherche génétique auprès de cette société. Elle clique sur ces « matchs ». Sept d'entre eux partagent avec elle entre 25 % et 30 % d'ADN. Sur la fiche de chacun, il est écrit : « Lien de parenté : demi-sœur » ou « demi-frère ».

Tout de suite, l'une d'elles demande à Maude de devenir amie sur Facebook, veut savoir qui elle est, insiste, relance. « Je l'ai trouvée très intrusive, ça m'a effrayée », se souvient Maude. Elle cesse de consulter MyHeritage. Lorsqu'elle évoque ces demi-frères et demi-sœurs avec sa famille, tout le monde réagit mal. « Je me prends un mur. » Alors, encore une fois, elle tait ces questions, comme si son histoire « ne [lui] appartenait pas ».

D'où surgissent les bouleversements ? En septembre 2023, Maude a 42 ans. La grange est aménagée. C'est un lieu à l'image du couple qu'elle forme avec Dominique : fort et tranquille, chaleureux et ouvert. Des escaliers mènent à un demi-étage, le chat Goya passe d'une baie vitrée à l'autre, des poutres soutiennent un haut faitage, un escabeau caché mène à une mezzanine secrète, « pour les jours où on a envie de bouder ».

Alors qu'elle n'a rien reçu depuis quatre ans, Maude remarque une nouvelle notification de « match » envoyée par mail par MyHeritage. Elle l'ouvre. « Vous avez 19 demi-frères et sœurs. » Elle pourrait croire à une blague. « Cette fois, j'y vais », se dit-elle. Elle téléphone à l'une d'eux, Claire Peugeot, la petite fille de Besançon à laquelle sa sœur avait tout raconté. Claire a désormais 37 ans, les deux jeunes femmes échangent sur leurs parcours. « Tout l'attrail qu'on sort habituellement quand on rencontre quelqu'un, les discussions sur le boulot, tout ça tombe complètement, se souvient Maude. Nos premières questions, c'est : "Comment es-tu née ? Comment l'as-tu su ?" Tout à coup, ce volet caché de ma vie devient central et crée entre nous une relation forte, unique. »

Claire lui explique tout. Ils sont, au total, vingt-sept demi-frères et demi-sœurs « déclarés », c'est-à-dire à avoir fait le test sur l'une des plates-formes de généalogie (MyHeritage, Ancestry ou 23andMe). Ils sont nés entre 1981, pour l'aîné, et 1994, pour le benjamin. Certains n'ont jamais répondu aux sollicitations de leurs demi-frères et demi-sœurs, d'autres ont tout de suite voulu les connaître.

En 2019, Claire a créé le groupe WhatsApp « Les Demis », qui regroupe quinze d'entre eux aujourd'hui. Nous en avons rencontré dix, nés sur une période de douze ans, de mai 1981 à septembre 1993. Sur WhatsApp, ils échangent des photos d'enfance, des infos sur les gens nés par don, des interrogations, des blagues. Ils organisent des week-ends à deux, quatre ou cinq, chez l'un ou l'autre, dans les Calanques, à Marseille, ou en Bretagne.

## **Une curiosité quasiment charnelle**

Claire est un peu la cheffe scoute des demis. Professeure de français en milieu pénitentiaire dans la région lyonnaise, elle est, de l'avis de tous, dynamique, enthousiaste, avenante. Elle a découvert tôt l'existence des demis, ce qui lui a laissé le temps, dit-elle, de digérer. En 2018, la jeune femme, qui a déjà lu toute la littérature disponible sur les personnes nées par don, réalise un test ADN sur 23andMe. A l'époque, le site la met en lien avec deux demi-sœurs, Amélie et Lucie (les prénoms ont été changés).

« Le jour où je l'ai appris, j'ai fait une pause au bureau dans la matinée pour appeler Lucie, se souvient-elle. Je lui ai dit : "Salut, ça me fait hyper bizarre" et je me suis mise à pleurer. » Un peu plus tard, Amélie est de passage à Lyon. « On s'est retrouvées dans un café. C'était hyper physique, on s'est presque déshabillées, raconte Claire. On a comparé la forme de nos hanches, la taille de notre poitrine, nos mains et nos pieds, on a scruté nos grains de beauté... »

Cette curiosité quasiment charnelle, Maude Caron la ressent à son tour aujourd'hui. Elle a envie de rencontrer ses demis. Un rendez-vous est fixé dans un café parisien, un samedi de janvier 2024. A 15 heures, Claire Peugeot est déjà là, avec Elise (le prénom a été changé), une Bordelaise de 34 ans. Elles se rencontrent pour la première fois. A l'étage de ce café biscornu, sur la banquette, les deux femmes se dévorent des yeux, se prennent les mains. « On se ressemble tellement, dit Elise, c'est fou. »

Arrivent Guillaume (le prénom a été changé), 34 ans, venu de Londres ; Antoine Konieczka, 31 ans, celui que sa famille surnommait « l'Algérien », qui habite désormais à Cayenne ; et Vincent Belmon, 30 ans, le Parisien qui se cherchait un père. Plus tard, ils sont rejoints par Ophélie (le prénom a été

changé), 32 ans, qui vit à Nice et attend son premier enfant. Au total, ils seront sept ce jour-là, rassemblés à partir de 15 heures et jusqu'à 1 heure du matin, pour les plus vaillants d'entre eux.

A chaque fois qu'un nouveau demi grimpe l'escalier en colimaçon et surgit à l'étage, tous les yeux se tournent vers lui. Chacun est dévisagé, mesuré, jaugé, avec curiosité et bienveillance. « On a tous des bonnes mâchoires, constate Claire. Tu es poilu, j'imagine ? », lance-t-elle à Antoine. « Non, ça va, tranquille ! », répond en riant le jeune homme à la fine moustache et aux boucles châtaines, très vite proclamé « beau gosse » de la fratrie. « Mais je suis allé rencontrer une autre demie en Bretagne et on a la même odeur ! », ajoute-t-il.

### « Comme une libération »

La conversation est dure à suivre. Un bout de l'enfance de Claire, le secret de famille de Guillaume sur ses origines, la découverte des demis par Vincent... « C'était en 2019. J'ai pleuré de joie, je me suis effondré », se souvient-il. Lui qui a « vagabondé » pendant des années d'un boulot à un autre faute de comprendre qui il était, lui qui a grandi seul, fils unique d'un père absent et d'une mère en souffrance, a vécu un double miracle : la rencontre avec sa compagne, qui l'a encouragé à faire un test ADN, puis les demis.

« C'est comme une libération. Je me suis dit : "Tu n'es pas tout seul dans cette merde." J'ai tout de suite eu l'impression d'avoir trouvé une nouvelle famille. Ce sont mes frères et sœurs. Parfois, le soir, chez moi, je me pose et je me dis : "Tiens, qu'est-ce qu'ils font en ce moment, mes demis ?" » Vincent a créé un trombinoscope de la fratrie, qu'il actualise au fil des arrivants. Le soir du Nouvel An, il a envoyé un message de bonne année sur WhatsApp à 0 h 30. Qu'il ait pensé à eux a touché tout le monde.

Il y a quelque chose d'enveloppant dans ces heures passées ensemble, une manière de prendre soin les uns des autres. Ils se parlent sans heurt, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Ils tâtonnent un peu lorsqu'il s'agit de définir le lien qui les unit, façonnent par leurs mots doux cette fratrie de circonstance. Guillaume s'y essaie. C'est un taiseux. Pull rouge, lunettes rectangulaires, il se tient bien droit sur sa chaise. « Je suis très introverti, dit-il, et j'ai toujours eu un peu de mal à me sentir chez moi quelque part. Mais, quand je suis avec vous, c'est fluide, spontané. »

Claire, qui mettrait à l'aise n'importe qui, ajoute : « Je suis fière d'avoir tous ces gens autour de moi. C'est un miracle. Je me trouve immensément chanceuse. Et puis, ce sont des possibilités innombrables de séjour partout en France ! » Quelques irish coffees plus tard, Antoine se met en tête d'écrire à un demi qui a fait son apparition récemment sur MyHeritage. « Salut David, écrit-il. Je crois qu'on n'a jamais discuté. Je ne sais pas si tu connais le groupe des demi-frères et sœurs. On a un groupe WhatsApp si tu veux qu'on t'intègre. »

L'après-midi est déjà bien avancé lorsque Maude arrive. Elle est venue passer le week-end à Paris avec son compagnon, ils en ont profité pour visiter la Maison de la culture du Japon. Depuis le matin, elle a la boule au ventre. Elle appréhende de voir « en vrai » ces inconnus qui lui sont si proches, le courage lui manque presque. Et si ça tombe à plat ? Et si l'on n'a rien à se dire ? Elle s'est habillée en noir, a mis de grandes boucles d'oreilles dorées et a choisi d'arriver un peu plus tard que les autres pour tromper sa peur.

Elle est émue lorsqu'elle monte à son tour l'escalier en colimaçon.

« Enchantée, Maude », dit-elle en faisant la bise à ses demi-frères et demi-sœurs. Elle les regarde, les écoute, prend place à côté d'eux. « C'est encore assez récent pour moi », leur explique-t-elle. « Après, on pourra se dire ce qu'on fait dans la vie ? », demande-t-elle. Vincent est dans le transport, il travaille pour une start-up ; Elise est assistante administrative et sociale ; Ophélie est psychologue

libérale ; Guillaume, géophysicien de formation, modélise l'impact des risques naturels pour le secteur de l'assurance ; Claire enseigne à des prisonniers ; Antoine est ingénieur des Ponts, des Eaux et des Forêts à Cayenne.

## Le grand absent de l'histoire

Tous s'étonnent de l'homogénéité du groupe – beaucoup ont suivi des études supérieures poussées –, de la stabilité apparente de chacun. « Il n'y a pas de cassos », résume l'un d'eux en plaisantant. Sans doute, se disent-ils, parce qu'il y a un biais de sélection. Il faut être suffisamment informé pour connaître l'existence des sites ADN et suffisamment solide pour mener ces recherches à bien. Il faut aussi, ensuite, se sentir assez bien dans ses baskets pour intégrer le groupe WhatsApp. « Nous qui sommes ici, nous sommes stables, c'est vrai, observe Antoine. Mais, pour tous ceux qui n'ont pas donné signe de vie, je pense que c'est compliqué. »

Plusieurs demis n'ont jamais répondu aux sollicitations des autres. Et puis, il y a tous ceux qui n'ont pas fait le test. La sœur aînée de Claire ne l'a pas fait, ni celle de Guillaume ni encore le frère d'Elise ; ils ne savent pas avec certitude s'ils sont nés du même donneur. Il y a cette autre demie qui a quatre sœurs dont aucune n'a fait le test. Et ensuite, tous les autres, potentiellement, quelque part dans la nature. « On doit être au moins cent », lance Antoine, à moitié sérieux.

Et c'est ainsi que surgit le grand absent de cette histoire. L'homme aux trente, soixante, cent enfants : le père biologique des demis. Certains veulent absolument découvrir son identité. D'autres s'y intéressent peu. Tous sont nés bien avant la levée de l'anonymat des donneurs, actée par la loi relative à la bioéthique de 2021. En l'absence d'un nom, ils en sont réduits aux hypothèses. Un médecin qui aurait alimenté les banques de sperme ? Un altruiste itinérant ? Un « Starbuck français », du nom de cette comédie québécoise, réalisée par Ken Scott et sortie en 2011, dans laquelle un homme est traqué par cent quarante-deux de ses cinq cent trente-trois enfants après avoir donné son sperme contre rémunération ?



En haut et de gauche à droite, Amélie et son album de famille. En bas, Ophélie et Guillaume.

Les cas des demis est du jamais-vu. Il laisse les spécialistes du sujet pantois. Car, si une autre grande « demi-fratrie » a été répertoriée en France, elle est issue d'un lieu unique, un cabinet de gynécologie privé à Paris dans lequel trois hommes d'une même famille ont donné leur sperme pendant des années. La situation des demis est différente. Ils sont nés dans des coins très éloignés de France. Certains sont issus d'une banque de sperme privée, des établissements qui, interdits depuis la loi relative à la bioéthique de 1994, rémunéraient les donneurs et alimentaient les cabinets de gynécologie partout en France ; c'est le cas de Vincent Belmon, dont les gamètes proviennent de l'ancienne Banque de sperme de Paris.

D'autres sont « originaires » de Cecos, ces établissements publics où le don est anonyme et gratuit, créés en 1973 par le professeur Georges David, le médecin qui a posé les bases de l'éthique du don

en France. Leur lien de parenté est avéré. Si, sur certains aspects, la fiabilité des tests ADN fournis par les sociétés privées peut être remise en question – par exemple s’agissant des origines géographiques –, ce n’est pas le cas pour cette fratrie. Leur degré de parenté, demi-frère et demi-sœur, est suffisamment élevé pour être certain à 100 %.

L’Hexagone compte aujourd’hui trente-trois Cecos. A eux seuls, les demis viennent avec certitude d’au moins six d’entre eux : Lille, Nancy, Besançon, Lyon, Grenoble et Rouen. Trois autres pensent être originaires des Cecos de Strasbourg, Marseille et Tours, mais n’ont pas pu le vérifier auprès de leurs parents. Or il n’y avait aucun échange entre le privé et le public. Et d’un Cecos à l’autre, le sperme ne voyage généralement pas. Comment est-ce possible, alors ? Comment peuvent-ils tous être nés d’un même donneur si les gamètes n’ont jamais bougé ?

### **L’hypothèse d’un « donneur itinérant »**

Au téléphone, Catherine Guillemain, la présidente de la Fédération des Cecos de France, marque un petit temps d’arrêt à l’énoncé de la liste des Cecos concernés. « Je n’ai jamais eu connaissance de ce type de situation ni de ce groupe, finit-elle par dire prudemment. Mais je n’ai pas connaissance de tout. » La professeure en biologie de la reproduction rappelle que toutes ces inséminations artificielles ont eu lieu avant la première loi de bioéthique, en 1994, qui a défini les contours du don en France. Auparavant, les Cecos fonctionnaient selon des principes éthiques non contraignants. Le nombre d’enfants par donneur, dans chaque centre, était limité entre dix et quinze selon les époques, mais il n’existait pas de registre centralisé.

Entre les lignes, elle laisse entendre qu’un certain flou a pu régner sur le don à ses débuts. Elle avance alors l’hypothèse d’un « donneur itinérant » : « On sait que cela existe. Ce sont des profils un peu spéciaux qui se lancent le défi de donner dans le plus d’endroits possible ; des profils particuliers, heureusement rares. » Autrement dit, un homme aurait fait le tour de France des Cecos et des banques de sperme privées, dans les années 1980, pour des motivations obscures. Et avec une grande persévérance : chaque don en Cecos nécessite une procédure longue, avec plusieurs rendez-vous, prises de sang et vérifications, étalées sur plusieurs semaines.

« Incroyable ! », réagit Blandine d’Ausbourg à l’évocation des demis. Elle est vice-présidente de l’association PMA anonyme, qui réunit et conseille des gens nés par don en France. Depuis 2019, elle accompagne la fratrie et échange régulièrement avec elle. « Pour moi, c’est un serial donneur, je ne vois pas d’autre explication », affirme celle qui s’est spécialisée, au sein de l’association, dans les « lieux de conception ». « Ces vingt-sept-là, ce n’est que la face émergée de l’iceberg, poursuit-elle. Au total, ils doivent être trois cents ! »

Trois cents demi-frères et demi-sœurs ? Comment parvient-elle à un chiffre aussi vertigineux ? « On a pour habitude de multiplier par dix les fratries “déclarées” pour trouver le nombre réel. Un calcul suffit à donner une idée de l’ampleur : si l’on retient les neuf Cecos cités, où le nombre d’enfants par donneur était limité à dix ou quinze, on est déjà à quatre-vingt-dix ou cent personnes. Et il faut ajouter à cela les banques privées, où il n’y avait aucune limite, et éventuellement les cabinets de gynécos... »

La voix soudain marquée par la colère, Blandine d’Ausbourg considère que les Cecos ont failli à leur mission en ne contrôlant pas davantage les dons. « Au minimum, dit-elle, il faudrait aujourd’hui que tous les centres de France recourent aux informations sur ce donneur et avertissent les familles concernées, pour éviter les risques de consanguinité. Il est même possible que certains centres aient encore des paillettes de ce monsieur. » Dans son livre-enquête *Mes origines : une affaire d’Etat* (Max Milo, 2014), l’avocate spécialisée en bioéthique, Audrey Kermalvezen, conclut elle aussi à l’existence

de ces donneurs itinérants. Et s'interroge : « Ne croyez-vous pas qu'il faut être gravement déséquilibré pour avoir envie de donner son sperme dans tous les Cecos de France ? »

## Un air de famille

Autour de la table du café parisien où l'on commande une tournée de bières, l'hypothèse est évoquée, mais plutôt avec tendresse et humour.

« C'est peut-être un serial donneur », dit Claire. « Un serial branleur ! », lance quelqu'un à la cantonade, tandis qu'Antoine, feignant l'indignation, part fumer une cigarette. « Moi, je l'ai surnommé "El Spermator", dit Maude. Parce qu'on a des origines espagnoles. »

Peau mate, cheveux sombres, teint hâlé, taille moyenne... Tous reconnaissent dans leur corps ce que leur ont annoncé les sites ADN : un pourcentage élevé d'origine « ibère ». « José Garcia, ça m'irait comme père », blague Antoine à son retour. « On a parié sur un Portugais », avance Guillaume. « Euh, peut-être brésilien, non ? rebondit Claire. Inventons un truc tropical, c'est mieux ! » Antoine lance l'idée de trouver un nom de famille aux demis : « Rodrigues ? » L'enthousiasme est limité.

Régulièrement, d'autres membres de la fratrie, absents ce jour-là, déboulent dans la conversation. Ainsi d'Amélie, la généalogiste en cheffe des demis. Née en 1982, la jeune femme a voulu mieux connaître sa propre histoire lorsqu'elle a eu des enfants. Elle a fait le test ADN en 2018, s'est découvert deux demi-sœurs – elle avait toujours soupçonné l'existence d'une telle fratrie, au point de s'empêcher d'avoir une histoire d'amour avec un homme de sa région par peur de la consanguinité.

Lorsque le nombre des frères et sœurs s'est mis à grimper, Amélie a suivi une formation en généalogie génétique et s'est mise à « faire des arbres ». À partir de petites correspondances ADN de ses demi-frères et demi-sœurs, des cousins très éloignés, par exemple, elle croise les arbres pour remonter jusqu'à des ancêtres communs et pour ensuite redescendre, espère-t-elle, jusqu'au « père biologique ». Dans ce travail de fourmi, elle est aidée par une « bonne fée », une jeune retraitée passionnée de généalogie génétique. Aujourd'hui, Amélie pense avoir une idée du territoire familial d'origine, quelque part en Occitanie.

Ils auront peut-être bientôt la réponse. En plus de l'enquête d'Amélie, trois demis, dont Maude, ont fait une demande d'accès aux origines à la Commission d'accès des personnes nées d'une assistance médicale à la procréation aux données des tiers donneurs (Capadd), créée en 2021 par la dernière loi de bioéthique. Elle permet aux gens nés de don, soit environ soixante-dix mille personnes en France, de demander à connaître leur donneur. Il faut pour cela que le Cecos concerné ait conservé les fichiers – ce qui est loin d'être toujours le cas –, que le donneur réponde à la sollicitation et qu'il accepte de révéler son identité.

Au 29 février, en dix-huit mois d'exercice, la Commission a reçu 525 demandes. Elle a pu renvoyer 252 réponses pour l'instant. Parmi celles-ci, 140 courriers stipulent que le donneur n'a pas pu être identifié, 38 annoncent son décès, 57 son refus ou son absence de réponse. Et 17 demandeurs ont reçu une réponse positive leur permettant d'identifier leur donneur.

## Un lien de confiance

La petite troupe poursuit la soirée au restaurant, puis dans un bar près de la place du Châtelet. « On est d'accord qu'on est tous un peu des gauchos, non ? », lance Maude. « On en reparle dans dix ans », tacle Guillaume. Un peu plus tard, la conversation dérive sur les achats immobiliers et les tranches d'impôt. « Hé, mais vous êtes de gauche ou quoi ? », fulmine Antoine en riant. Dans la nuit parisienne glaciale, d'un lieu à l'autre, ils marchent vite, par petites grappes, au milieu de la route. Comme rendus invincibles le temps d'un soir.



Deux semaines plus tard, fin janvier, Maude est attablée dans son salon, à Mutzig, et éloigne à échéances régulières le chat Goya d'un plat de biscuits. « Après la rencontre à Paris, je me suis sentie vidée, toute la tension est retombée. J'avais peur d'être déçue. Je ne l'ai pas été du tout. » Elle s'interroge sur la nature de ce lien nouveau dans sa vie. « Je pense qu'il y a une sorte de fraternité et de sororité entre nous. C'est très bizarre de dire ça, parce qu'on ne se connaît pas, mais je sais que ce sont des gens en qui je peux avoir confiance. Je trouve ça tellement sécurisant, dans ce monde si dur, de savoir qu'il y a des gens sur qui on peut se reposer. »

Lorsque, le 13 février, Maude reçoit par courrier une réponse de la Capadd, elle écrit tout de suite à ses demis sur WhatsApp. La commission lui confirme qu'elle est bien née d'un don au Cecos de Nancy, mais que « les archives ne permettent pas d'identifier le donneur, en raison de l'impossibilité d'établir un lien entre les donneurs et les bénéficiaires de l'assistance médicale à la procréation ».

Elle s'attendait à cette réponse, mais pas à l'immense colère qui l'a submergée. « Tout a été pensé à l'époque pour le confort du donneur et des parents sans imaginer l'enfant qui allait naître autrement que comme une sorte d'objet, s'énerve-t-elle. Personne n'a envisagé qu'un jour ces bébés deviendraient des adultes avec des questions sur leurs origines. » Dans cette nouvelle étape, Maude mesure l'importance de pouvoir échanger avec ses demis. « C'est beaucoup plus facile pour moi d'affronter ce "mur du silence" en sachant que je ne suis pas seule. Peut-être est-ce même l'essentiel, finalement. »

D'où surgissent les bouleversements ? Pendant longtemps, Maude n'a pas envisagé de devenir mère. « Le fait de ne pas connaître la moitié de mes origines m'a empêchée de me mettre dans la disposition d'être parent. Cela m'angoissait de ne pas savoir ce que j'allais transmettre, de ne pas savoir ce qui pouvait sortir de moi. » Son désir d'enfant s'est installé lentement. La rencontre avec Dominique et avec les demis a achevé de la convaincre.

Le couple est désormais dans un parcours de procréation médicalement assistée (PMA), « parce que je m'y prends tard », dit-elle. Il lui reste six mois avant ses 43 ans, limite d'âge fixée par le code de la santé publique pour une PMA avec ses propres ovocytes. Après, il faudrait avoir recours à un don d'ovocytes. « Ça va paraître un peu dingue, mais, à un moment, j'ai même pensé demander un don à une demie », dit Maude, en partant dans un éclat de rire qui fait plisser ses beaux yeux sombres.